

G-Demarcq-Morin

Le Boutefeu

Roman

Collection
Résurgence

ÉDITIONS DU GÉANT

*Notre œil est une étoile
et chaque étoile un œil
qui nous regarde.
Fasciner, c'est entrer
dans l'autre par le chemin
de la lumière...*

À Didleux le Cordéonneux

L'homme m'a parlé avec l'accent du pays, un accordéon sur les genoux, ses grosses mains déformées par l'ouvrage par-dessus.

Il n'avait plus guère de dents et montrait une face vieille de grosses rides et deux yeux qui vous regardaient sous le chapeau.

Il faisait parfois de longues pauses pour reprendre son souffle.

Son histoire, c'est sans pudeur qu'il me l'a contée. Nous étions à l'ombre d'un grand arbre. C'était quelques années avant la Grande Guerre.

ooooo

Vois-tu, jeune homme, il arrive parfois que tout un monde soit victime d'un mauvais sort sans qu'on en sache vraiment l'exacte raison.

Le Boutefeu

C'est qu'il est souvent difficile de trouver la cause première d'un malheur. Alors, pour l'affaire qui va suivre, on a préféré accuser le vent marin, cette saloperie de vent qui porte de la poussière du désert africain et du sel de la mer, un vent qui accable et vous met le corps en eau... C'est avec ce vent qu'est arrivé le choléra de cette foutue année 1854... Mais c'est simplicité que de croire au mauvais vent et de tout lui mettre sur le dos. L'homme veut d'autres coupables que lui-même et ne se voit pas tel qu'il est. Il a trop tendance à ignorer la bête qui est en lui ; que ce qui le sépare de l'animal n'est pas grand-chose : juste un petit souffle de folie...

Tout a commencé, alors que le quart d'onze heures venait de sonner à l'église de Montclus. Au bord de la rivière, sous la tonnelle de canisses, les femmes pétrissaient le linge sur la pierre plate du lavoir. À bras nus, elles y allaient de bon cœur, l'eau était bonne...

C'est qu'il faisait diablement chaud cette année-là, jeune homme. Août brûlait le pays. Tout était sec, dur, craquant. Même la rivière avait soif. Elle était maigre, maigre ! et s'étirait sans le moindre petit bouillon d'écume entre ses berges...

À voir la mousse de savon qui passait au fil de l'eau et le linge qui s'entassait dans les

Le Boutefeu

paniers, ce n'était pas l'ouvrage qui manquait. Aussi pour se donner du courage, les lavandières jacassaient entre elles...

Si au confessionnal, on dit son péché à voix basse, jeune homme, au lavoir, on parle fort pour dire celui des autres. Il s'y lave le linge et s'y salit la réputation des gens...

Une fois évoqués avec inquiétude les méfaits du choléra qui tuait jeunes et vieux à Alès, la langue des femmes s'est mise à frapper aussi durement que leur battoir...

Moi, je n'étais pas très loin, sous le mauvais ombrage d'un arbre mort, occupé à faire boire les chevaux et la mule de ma maîtresse, la marquise de Rouverac, dernière de la lignée. Il me fallait mener les bêtes à la rivière pas moins de six fois par jour. La dame était très regardante là-dessus. À croire qu'elle faisait plus de cas de sa mule que de son serviteur...

Je dis ça, mais je n'avais rien d'autre à prétendre que de bien la servir sans me plaindre. Après tout, je n'étais qu'un orphelin, marié à la misère au premier jour de sa vie...

Elle était pingre avec moi.

— Tiens ! et c'est bien beau que je te garde à mon service, qu'elle me faisait les jours où, assise derrière son bureau, elle me tendait les deux sous de mon pauvre salaire...

Le Boutefeu

Bien souvent, je devais me contenter des restes de son repas. Ce qui est dur sous la dent d'une marquise est bien assez tendre pour le gosier d'un valet. Oh ! je ne dis pas, la demoiselle avait parfois des bontés ; mais, comme trop souvent font les femmes, elle les réservait à des ingrats...

D'ailleurs, c'était d'elle dont on parlait sous la tonnelle...

Il y avait Francette Blanchet qui disait :

— J'ai su par le clerc du notaire de Pont-Saint-Esprit que notre marquise a fait évaluer ce que la vente de ses bois sur Méjannes lui rapporterait.

Et la Marion de Monteils de préciser :

— Depuis la mort de son père, le domaine se déplume comme le cul d'une vieille poule...

Et ça continuait :

— Une femme comme elle, qui a étudié chez les religieuses d'Uzès, n'est pas faite pour s'occuper des affaires de la terre.

— Lui faudrait un mari, un homme qui reprendrait les affaires du château en main. La dame a de beaux restes et peut encore prétendre.

Là-dessus, elles ont toutes approuvé, sauf Marthe Cade, une veuve de l'âge de la marquise, qui était à son service comme moi :

— Si elle avait voulu, ma maîtresse aurait pu se marier depuis longtemps. Du vivant de Monsieur, ce n'est pas les beaux partis qui lui ont manqué. Mais elle les a tous refusés. Pourtant, il y en avait un ou deux qui étaient de jolis

Le Boutefeu

mignons, et je sais bien des filles qui se seraient volontiers déshonorées avec de tels gandins... Té ! moi la première peut-être !

Toutes ont ri, sauf la mère de Saül, une toute vieille aussi ridée et déconfite qu'une passérille¹, qui a conclu sur le sujet :

— Si à vingt ans on peut prétendre aux beaux morceaux, à quarante, on ramasse ce qu'on trouve ; marquise ou pas...

J'allais remonter à la jasse du château et mener la noire au ferrage, lorsque du plateau de Méjannes, un souffle brûlant comme l'haleine d'un fiévreux nous est tombé dessus... C'était le vent marin, une calamité qui nous a mis en eau en une seule bourrasque...

Depuis avril, jeune homme, il n'y avait pas eu une goutte de pluie. La garrigue et les bois avaient déjà leur couleur d'automne : la poupe des arbres était rousse et l'herbe des chemins n'était plus qu'une vilaine paille couchée sur les bas-côtés...

C'est qu'ici, c'est une terre de turelure². Le printemps passé, il faut l'arroser tous les jours pour en sucer la moelle. Quant au reste, c'est de la rocaille. Il n'y a rien d'autre qui y pousse

1. Passérille : raisin sec.

2. Turelure : de pas grand-chose

Le Boutefeu

qu'une garrigue qui moutonne jusqu'à l'horizon des grands serres¹ du Barjaques²...

Mais à voir, c'est un beau pays...

On y sent le bon air d'une nature qui s'est abreuvée à la rosée du matin et qui rôtit au soleil de midi : la grosse odeur mélangée de toutes ces herbes qui se mettent en boccoux...

Entends-tu les bruits de notre terre qui à force te prennent la tête ? Le zinzin des cigales et celui des grandes vagues de Mistral qui te brassent du feuillage au long d'un jour...

Et puis il y a la Cèze³, une belle coulée d'onde claire qui nous vient des Cévennes et qui va, prenant son temps, grossir l'eau du Rhône. En passant sous le pont, elle se vautre sur son lit de cailloux blancs comme une alanguie, avant de faire le contour du village...

Au bord de la rivière, les façades abruptes des maisons se tiennent d'un seul bloc sous la carapace rousse des toits. Pelotonné au creux

1. Serre : crête de montagne allongée, colline, chaînon de collines. Les serres se présentent souvent en plis parallèles.

2. Barjaques : région de Barjac, située à l'extrémité nord du département du Gard et débordant sur la partie sud du département de l'Ardèche.

3. Cèze : la rivière de Cèze prend sa source dans les montagnes de la Lozère, près de Villefort. Elle dégringole des Cévennes. Elle se jette dans le Rhône au-dessus de Bagnols.

Le Boutefeu

d'un enclos de collines, le village fait comme la ruine d'un vieux château avec sa grosse tour au milieu. On n'y passe guère. Il s'aperçoit de loin, au fourchon des routes de Bagnols et de Pont-Saint-Esprit par où s'acheminent les troupeaux de moutons que l'on mène à la foire de Barjac.

Il est tout blanc sous un ciel grand ouvert...

En deçà, c'est le désert. Il n'y a que drailles et draillous, des sentiers qui traversent des bois de chênes verts ou une garrigue de buis, de cades et d'arbousiers. Ça grimpe dur jusqu'à la Dent-du-Serret, une baume¹ vertigineuse qui domine la Cèze en amont, ou par la combe de Breth jusqu'au plateau de Méjannes...

C'est de par là que sont venus l'homme et sa gamine...

Ce n'est pas le chemin de tout le monde. D'ordinaire pour se rendre à Montclus, on arrive par la route de Bagnols ou celle d'Uzès qui se rejoignent à Goudargues... Il faut faire un écart et prendre un chemin qui file en droite ligne à travers les vignes...

Ceux-là se tenaient de l'autre côté de la rivière. Ils avaient dû couper par le Clap, pour redescendre le plateau en laissant les hauteurs du

1. Baume : falaise

Le Boutefeu

Grand-Serre sur le côté. Pour sûr, ils arrivaient de Méjannes comme portés par le vent marin...

L'homme était une espèce de roume à la peau bise, et sa petite une négrillonne aux cheveux aussi crépus que les poils qui poussent au cul d'un diable...

Si je te dis, jeune homme, que tout ce qui vit à plus de dix lieues à la ronde est étranger, imagine notre tête quand on a vu ces deux-là...

Lui était habillé d'une culotte de zouave sous un torse nu et luisant, et elle, d'un tissu bariolé tenu serré sous les aisselles par un simple nœud...

Au même moment, il s'est fait une bourrasque. La garrigue tout entière a frémi, la poussière du chemin s'est soulevée et la surface des eaux s'est ridée...

Les femmes se sont empressées de tirer les paniers à l'abri du vent tout en surveillant du coin de l'œil ces créatures...

Le roume faisait impression avec ses deux yeux fendus comme des amandes. Il avait le front plat, le nez écrasé, la lèvre épatée : un visage heurté qui n'annonçait rien de bon...

Un long silence a suivi...

L'air brûlant étouffait et des nuées de mouches nous agaçaient le poil. À fleur d'eau,

Le Boutefeu

miroitaient les écailles d'une passée de gardons...

Soudain la négrillonne, d'un geste qui a enveloppé tout ce qu'elle portait, s'est mise nue...

Elle a plongé tête la première et traversé d'une seule coulée toute la rivière. Quand elle est sortie de l'eau, elle resplendissait comme un sou neuf. Elle avait le geste vif et ses dents blanches semblaient vouloir croquer le monde...

Stupéfait, j'ai dit pour faire rire les femmes :

— À première vue, cette petite, j'ai cru que c'était une guenon ; mais maintenant, je me demande si ce n'est pas un poisson ?

En retour, je me suis entendu dire :

— Ô Bonevent ! Tu ne sais peut-être pas, mais les nègres, comme les bêtes, ça sait nager avant que de savoir marcher.

— Voyons Marion, ne dites pas de bêtise, a corrigé Justine Perrot, la femme de l'instituteur...

La fillette avait une douzaine d'années tout au plus, et à cet âge, la nudité ne prête pas à mal. On était, au village, pas plus regardant lorsque les enfants descendaient en bande à la rivière ou s'étrillaient dans un gourd¹ d'eau fraîche, aussi nus et lisses qu'une tripotée de vers. Mais là, c'était à croire que dans les pays d'Afrique, les filles étaient femmes bien avant l'âge...

1. Gourd : trou d'eau situé sur le lit d'une rivière asséchée.

Le Boutefeu

La négrillonne était déjà mamelue, et le germe de ses seins dur et ferme.

J'ai dit :

— Tu as peut-être raison Marion, cette engeance-là, ce n'est pas fait comme nous...

Tandis que l'on dévisageait la fillette extraordinaire, le roume, assis sur un gros caillou de la rive, avait ramené devant lui un coffret de bois qui lui pendoulinait sur les reins par une paire de bretelles de cuir.

C'était une boîte à boutons qui s'est ouverte sur son genou comme un éventail, avant de sonner comme une musette...

De ma vie, je n'avais entendu une musique pareille... Elle m'entraînait dans la tête, me descendait le long des vertèbres en un long frisson... Pour un peu, j'aurais dansé là, sur la berge...

La négrillonne ne s'en privait pas, d'ailleurs. Elle sautillait comme un cabri et troublait l'eau de la rivière...

Ce remue-ménage contrariait la mère de Saül qui s'inquiétait pour la propreté de son linge. Elle a fait de sa voix de chèvre :

— Baste¹, petite !... baste !...

Alors cette bravasse de Marthe, qui n'avait pas la langue dans sa poche quand il s'agissait de rouscailler, a crié :

1. Baste ! : assez ! Ça suffit ! Arrête ! Dégage !

Le Boutefeu

— Tu as entendu, sauvage ? Va faire tes saletés ailleurs !...

À ça, la Marion, qui à toute chose ajoutait son fiel a persiflé :

— En voilà-t-y une graine de pute !...

L'injure avait piqué au vif la fillette comme la morsure d'un fouet. Elle s'est accroupie dans l'eau, bras repliés sur ses jeunes mamelles, comme saisie par un froid subit. Ses yeux roulaient gros et blancs comme la pulpe cuite d'un œuf. Ils allaient d'une rive à l'autre, de l'homme au groupe des lavandières qui, battoir dans une main et dans l'autre la pierre de savon, montraient de bien méchantes mines...

La musique s'est arrêtée...

Le roume s'était relevé et le soufflet de sa musique déployée dans le dos s'est avancé. Il était sur son rocher comme une bête féline : à l'arrêt, jambes fléchies, prêt à se détendre, la pupille fixe et perçante...

Une nouvelle bourrasque a soulevé une trombe de poussière et retroussé le feuillage des arbres... D'une même œillade, le roume avait pris les commères au charme de ses yeux... La vieille mère de Saül n'avait eu que le temps de mouliner plusieurs signes de croix avant de ravalier ses sarcasmes... Toutes étaient figées sur place, les yeux grands ouverts comme des portails...

Le Boutefeu

Marthe Cades a été la première à se secouer comme un olivier en novembre...

Puis les autres ont suivi...

Elles branlaient de la tête aux pieds, et maoulaient comme des chattes, les jeunes comme les vieilles. Et ça jusqu'à en avoir le haut-le-cœur qui les a raidies comme du bois mort, avant de les laisser toutes molles, le souffle court sur la margelle du lavoir...

Moi, j'étais planté, bête comme une bédigue¹, quand le roume m'a servi à mon tour. En se mouillant jusqu'à la ceinture, il a traversé la rivière puis s'est arrêté à moins d'une demi-toise de ma personne. Il m'a demandé :

— Le moulin des Baumes, c'est par où ?

J'ai fait un pas en arrière, moi qui d'ordinaire jouais les costauds. J'ai répondu :

— Faut suivre l'allant de la rivière sur une demi-lieue. Il y a un chemin qui y conduit.

J'ai quand même rajouté :

— Plus personne n'habite là-bas. Y a rien à y faire.

Ses yeux sont entrés dans les miens, puis ont descendu lentement jusqu'à hauteur de mes brailles. J'ai senti mes tripes se nouer, comme si on me les saisissait à plein doigt.

1. Bédigue : agnelle, brebis. Planté comme une bédigue veut dire planté comme un idiot.

Le Boutefeu

— Eh bien, on va voir ? qu'il a fait.

Avant de tourner les talons, il a craché sur le sol...

Le roume et la gamine partis, les femmes se sont remises à la lessive, et ça comme de rien, quand soudain la vieille mère de Saül a montré du doigt une bestiole qui rampait en lieu et place du crachat du roume.

— Un alabréno¹ ! Moun Diou ! Écrase-le, Bonevent ! Vite ! Vite ! qu'elle a crié...

Je ne me suis pas fait prier. Tuer une pareille bête, c'est cent ans d'indulgence² à ce qui paraît. Ensuite j'ai dit, ragaillardi et narquois :

— Vous avez vu comme il vous a possédées le roume ?

Les femmes m'ont fait de vilains yeux, et la Marion m'a lancé sa pierre de savon...

À l'église sonnaient les douze coups de midi. Il était temps de remonter les bêtes au château...

1. Alabréno : salamandre. Autrefois, on attribuait à la salamandre un très grand pouvoir de fascination néfaste. Sa rencontre était considérée comme un mauvais présage.

2. Indulgence : temps de purgatoire gagné pour avoir fait acte de foi et de piété.

Au plus chaud de la journée, je prenais le bon temps de la méridienne, lorsque la marquise m'a appelé de son logement :

— Blaise ! Blaise !

Faut que je t'avoue, jeune homme, qu'en ma jeunesse, j'étais piètre valet. Souvent je languissais sur le travail en y mettant bâillements et gros soupirs. Pour tout dire, j'avais la flemme plus souvent qu'à mon tour...

J'avais fait mien un recoin élevé de l'écurie auquel on accédait par une échelle. Il y faisait sombre à toute heure, car il n'y avait, en dehors de la porte, qu'une petite fenêtre : une raie de lumière perdue dans l'épaisseur du mur. Sous l'épaisse voûte de pierre, toujours il y avait bon temps : frais en été et tiède en hiver. J'y étais bien, avec en dessous de moi la présence des bêtes et leur bonne odeur. J'y sommeillais à même la paille...

— Blaise ! Blaise !...

Le Boutefeu

La demoiselle était la seule à m'appeler par mon vrai nom : Blaise Bonaventure. Au village, on me surnommait Braillasse ou Bonevent. On disait Braillasse parce que souvent le pan de ma chemise passait par-dessus mes brailles ; ou Bonevent par contraction de mon patronyme. On disait volontiers Braillasse pour le mauvais et Bonevent pour le bon. Quelquefois, on disait même Braillasse Bonevent parce que dans la bouche des gens du village, ça sonnait bien...

La marquise s'occupait de son domaine et de ses métairies, et moi du château. En tout : le jardin ouvert sur la rue par un grand portail ferré, un petit enclos contenant la poulaille, une vieille chapelle qui faisait bergerie et le rez-de-chaussée de la tour, l'ancienne salle de garde où je logeais avec les chevaux, la mule et une paire de bœufs...

Une fois encore ma maîtresse a appelé.

— Blaise ! Blaise !...

J'avais comme habitude de la faire attendre : de finir l'ouvrage en cours avant de me présenter devant elle. Aussi je ne me pressais pas plus que d'ordinaire et paressais sur ma couche...

J'habitais un château, mais il ne faut pas s'imaginer que c'était la grande vie. Il n'y avait rien de luxueux dans toutes ces pierres, même si dans les appartements de la marquise, le mobilier et

Le Boutefeu

de vieilles tapisseries témoignaient encore des splendeurs passées. C'était pauvre : de cette pauvreté arrogante des désargentés qui espèrent toujours le retour des jours meilleurs. La muraille du château n'était plus qu'une enceinte ruinée, et ça n'a guère changé depuis. Il n'y a que la tour qui fait toujours impression : une construction de trente-six mètres de haut avec plus de murs que d'intérieur. L'habitation occupait les trois étages. Le premier était tout d'une pièce, avec une cheminée qui communiquait avec celle du rez-de-chaussée, par laquelle la dame avait l'habitude de m'appeler. Elle y avait son bureau entre de lourdes tentures, qui faisait cabinet. Au-dessus, sur une solide voûte, étaient les chambres, reliées entre elles par un escalier aménagé dans le gros du mur. Dans ces pièces ont vécu les Rouverac, toute parentèle réunie. La dernière de la lignée, installée dans sa solitude, avait sa place dans le fauteuil de feu son père qui était disposé, été comme hiver, devant l'aplomb de la cheminée...

De son haut, elle m'a crié de nouveau :

— Bonevent ! monte vite !...

Dans sa voix, il y avait plus d'empressement que d'autorité ; et puis il y avait aussi qu'elle venait de m'appeler par mon surnom de Bonevent. Diable ! ce n'était pas coutumier...

Ça a alerté Rinette qui est arrivée au pied de l'échelle.

Le Boutefeu

— Bonevent ! tu n'entends pas, feignasse !

— Baste ! si j'entends... Je ne suis pas sourd.

— Te voilà encore collé sur ta paillasse comme une favasse ! Faut-y que je vienne te secouer les puces ?

— C'est ça, viens me les secouer qu'on rigole...

Et ça continuait ainsi, jeune homme, parce que Rinette et moi, on se disputait rien que pour le plaisir...

Ah ! je ne t'ai pas dit : au service de Madame, en dehors de ma personne et de Marthe Cade vouée au fourneau et à la lessive, il y avait Luce Roudil, la chambrière. C'est elle que j'appelle Rinette parce qu'elle serinait toute la journée comme un tambour roulant. À ce qu'il s'en disait, elle était la fille du curé de Cornillon ; un de ces pères révérends qui pratiquent ce qu'ils défendent, et forniquent pis que boucs dans toutes les garrigues à chevrrière. Pour notre cas, ce foutu prêtre avait engrossé une fille de la Sabonardière, un hameau isolé en deçà du bois des Verdières. Certes, la garce ne valait pas grand-chose. Elle s'allongeait pour pas deux sous avec n'importe qui...

Alors, curé ou pas curé ?...

La fille n'aurait guère valu mieux, si Madame ne l'avait prise à son service. Rinette était chambrière au Grand Hôtel de Bagnols. Et tu sais ce qu'on dit : « Une chambrière de maison, c'est comme